NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

103 N° 1 1981

À travers la mort l'Esprit nous recrée pour la vie sans fin

Jacques PERRIN (s.j.)

p. 58 - 75

https://www.nrt.be/it/articoli/a-travers-la-mort-l-esprit-nous-recree-pour-la-vie-sans-fin-963

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

A travers la mort l'Esprit nous recrée pour la vie sans fin

I. — LA QUESTION DES QUESTIONS

1. *La mort liée à la vie*

Notre *Credo*, en sa fin, nous renvoie à notre fin à nous, à la fin du monde dans lequel nous vivons : « J'attends la résurrection des morts et la vie éternelle. » Cette vie qui ne finit pas, quelle est-elle, comment peut-on la connaître, en avoir au moins un aperçu ?

Ce que le *Credo* suppose pour nous — il l'affirme expressément de Jésus —, c'est le passage par la mort, passage obligé auquel personne ne peut échapper, même pas le Fils de Dieu. Nous évoquerons aussi la « communion des saints » : elle n'est pas étrangère au thème que nous abordons.

Si nous osons affirmer : ce n'est qu'en passant — en trépassant — à travers la mort que nous pouvons espérer vivre de la vie qui ne finit pas, qui peut nous donner une lumière, une réponse sur l'*après* de notre mort, sur l'*au-delà* ? Toute sa vie, l'homme se pose des questions sur ses origines, sur le sens de sa vie, sur la valeur ou la non-valeur de ce qu'il entreprend ou subit, et sur sa fin. La question sur la mort apparaît comme la « sommation » de toutes ces interrogations. Cela vaut-il la peine de donner sa vie pour une cause, pour un amour, pour sa propre satisfaction, ou pour . . . rien du tout ? La mort est bien la question des questions, en même temps que la fin du questionnement et du . . . questionneur !

Parmi toutes les réponses possibles, choisissons l'option suivante qui sera éclairée à la lumière de la foi : la mort nous fait entrer dans une vie nouvelle, mais celle-ci n'est pas sans rapport avec la vie d'ici et de maintenant : vie rénovée, transformée, recréée, mais déjà à l'œuvre sourdement aujourd'hui, comme la vie qui éclate au printemps dans les bois et les champs était déjà là pendant le « sommeil » de l'hiver.

Inversement, si la vie qui ne finit pas commence dès maintenant par la vie tout court, la mort est déjà présente et subie tout au long de l'existence, jalonnée par toutes ces « petites morts ». La mort est ainsi la compagne fidèle de la vie et réciproquement. Si bien que parler soit d'autre vie, soit même de néant, *après* la mort, nous

paraît relever d'une illusion d'optique. Un « après la vie », par définition, on ne peut rien en dire, s'il est radicalement différent ou s'il n'est rien. Par contre, si dans l'existence quotidienne nous éprouvons à notre petite échelle quelques expériences de la vraie vie, alors nous pourrons en parler, au moins en images et de façon approchée.

La réflexion chrétienne de ces derniers siècles a eu tendance à isoler la mort, pour l'exalter ou pour la minimiser. En cela nous sommes tributaires de notre vie sociale.

2. *La mort escamotée : un fait de société*

La mort est mise de côté. Les cimetières sont exilés loin des villes et des villages, où les défunts faisaient jadis partie de la communauté. On meurt de moins en moins chez soi, en famille, mais dans des établissements spécialisés. La mort est arrachée au mourant lui-même : l'idéal social devient de ne pas se sentir mourir, alors qu'autrefois la mort « était une grande cérémonie quasi publique que le mourant présidait » [1].

Les massacres anonymes, qu'il s'agisse des guerres, des génocides, des révolutions, des prises de pouvoir, ou plus modestement des accidents de la route ou du travail, sont entrés dans l'anonymat des grands nombres, ou de l'histoire, même lorsqu'elle est en train de se faire. Jamais la mort n'a été aussi présente en images, dans les journaux ou sur les écrans. Jamais elle n'a été aussi écartée de la réflexion quotidienne.

3. *Les affirmations habituelles ne passent plus*

Il n'est pas possible de remédier immédiatement à cet exil de la mort. Tentons du moins de présenter les affirmations de foi sans tomber dans le même travers.

Commençons par éviter de répondre aux questions sur la mort et la vraie vie par des réponses toutes faites, fussent-elles aussi vénérables que le jugement, le ciel ou l'enfer. La réponse à la question des questions ne peut être verbale. Pour saisir le sens de la mort, il faut se laisser saisir par elle. Tentons aussi de ne pas être dupes du schéma chronologique habituellement proposé : mort individuelle, jugement particulier, béatitude immédiate ou après un temps de purgatoire, éventualité de la damnation, jugement général, enfin résurrection de la chair et vie éternelle.

Le déroulement proposé consistera donc en trois développements qui ne se suivent pas. Chacun d'eux expose d'un point de vue diffé-

1. Ph. Ariès, *L'homme devant la mort*, Paris, Ed. du Seuil, 1977, *passim*.

rent cette réalité unique qui nous concerne tous : *à travers la mort, l'Esprit Saint nous transforme pour la vie sans fin.*

Le premier développement prend appui sur ce fait : la mort est inéluctable. Jésus lui-même la subit sur la croix. Par sa résurrection, il révèle que la transformation dans l'Esprit de notre condition humaine à travers la mort n'est pas limitée au terme de notre vie terrestre. La transformation est coextensive à notre existence.

Le second développement : l'Esprit fait toutes choses nouvelles, reprend la même réalité vue du côté de l'histoire et de son sens. La transformation de l'humanité en corps du Christ commence dès ici-bas et nous en sommes partie prenante. Le sens de cette histoire ne sera pleinement dévoilé qu'au terme, lors de la réconciliation finale.

Le troisième développement invite à une réflexion sur notre propre mort, notre propre transformation dès ici-bas à travers ce que nous faisons et subissons. La mort apparaît comme un appel continuel pour que nous acceptions de livrer notre vie : entre tes mains je remets mon esprit.

En conclusion, l'ensemble sera repris à partir de la Communion des Saints, autre manière de parler de cette même transformation à la fois réalisée et en cours.

II. — LA MORT INÉLUCTABLE

1. *L'expérience commune de la mort*

Au point de départ, il s'agit de relativiser toute interprétation interposée comme un filet de camouflage entre notre angoisse devant la mort et la réalité perçue. N'hésitons pas à communier avec ceux pour qui la mort est « fatalité », ou « véritable naufrage de l'individu ». L'homme est un être voué à la mort, un être-pour-la-mort. Quand il est affronté à la mort des autres, il fait face à une disparition totale et, pour lui, s'ouvre la possibilité de sa propre disparition, de son retour au néant.

Aujourd'hui, dans notre société technicienne qui ne croit qu'à ce qu'elle voit, touche, ressent, la mort apparaît massivement comme le terme de l'existence humaine et de toute sa richesse. Un théologien contemporain va jusqu'à écrire : « La mort est humainement parlant une irrémédiable détresse. Elle supprime impitoyablement la seule forme d'existence que nous connaissons. Elle rompt la parole échangée avec celui qui se tait définitivement et disparaît à jamais [2]. » « Humainement parlant, la mort est le drame sans re-

2. G. MARTELET, *L'au-delà retrouvé.* Christologie des fins dernières, Paris-Tournai, Desclée, 1975, p. 31.

tour. » Toute analyse de la mort qui esquiverait l'aveu de cet échec redoutable abuserait l'homme, et le chrétien, plus qu'elle ne l'éclairerait.

2. *Pourquoi la mort est-elle inéluctable ?*

La cause paraît entendue : l'homme est mortel. Tiré du néant, il y retourne. Quoi de plus simple ? Comme tout vivant, il participe au grand cycle de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote. La biologie a finalement raison de lui.

Peut-on pourtant, sauf exception, se satisfaire de ce retour dans la ronde cosmique des atomes et des molécules ? Si la mort est uniquement réductible à un phénomène biologique, comment rendre compte de l'angoisse devant elle ? On peut certes affirmer et vivre en vérité cette maxime : « La sérénité devant la fin peut se conquérir [3]. » Ce ne sera jamais le lot du grand nombre et surtout cette attitude stoïcienne constitue déjà une protestation contre toute tentative de ramener la mort de l'homme à un fait biologique.

Comment expliquer aussi le culte des morts, signe premier et irréfutable de l'émergence de l'humanité hors des conditions biologiques ? Que dire des morts « a-normales », survenant avant l'âge fatidique commun ? ou après une agonie dramatique ? Que dire surtout de la mise à mort de l'homme par l'homme ? Homicides, ou génocides que rien ne justifie, pas même la lutte pour l'existence du règne animal ? L'innocent sacrifié fait éclater l'anomalie : la mort de l'homme ne peut se réduire à un phénomène biologique.

Force est donc bien de reconnaître que la mort « naturelle » selon la loi de notre enracinement cosmique est « affectée » d'autre chose, que la mort de l'homme recèle, dans ses formes les plus brutales au moins, un aspect in-humain d'ordre éthique. Devant cette conclusion ne récitons pas trop vite ce que nous avons appris sur le « péché originel » pour expliquer que nous mourrons ! C'est seulement à partir de la révélation de la miséricorde universelle de Dieu en Jésus-Christ que ce dogme peut prendre sens.

3. *Le Christ est ressuscité et les morts avec lui*

Refusant les espoirs illusoires nés du désir de l'homme de se survivre, on regarde la mort en face, dans sa virulence, sans tricher avec la condition humaine contingente et finie. On mesure alors à quel point la promesse d'une vie véritable constitue un « évangile », la Bonne Nouvelle. Celui qui a ressuscité Jésus de Nazareth nous ressuscite aussi. Celui qui a ratifié l'existence historique du Christ,

3. *Le Monde*, Dossiers et documents, n° 56, déc. 1978 : « La mort ».

de sorte que « la mort ne la retienne pas en son pouvoir » (*Ac 2*, 24), et qu'il soit à jamais vivant, fait de notre mort non un point final, mais le seuil d'une *transformation* (transfiguration) pour la vie sans fin [4]. *Vita mutatur, non tollitur,* comme disait la vieille liturgie !

Pour étayer cette assertion, saint Paul, notamment dans la première lettre aux Corinthiens, utilise l'argument suivant : vous croyez que vos morts ressuscitent, alors croyez aussi que le Christ est ressuscité ! Aujourd'hui, la résurrection des morts paraît une idée hors de notre prise et, comme les Athéniens à saint Paul, vous pourriez me rétorquer : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ! » (*Ac 17*, 32). Cependant, admettant que résurrection du Christ et résurrection des morts sont en liaison étroite, nous choisirons une *démarche inverse* : le Christ entrant dans une vie nouvelle à travers la mort, celle-ci se trouve vaincue, pour lui et aussi pour nous.

Dans cette perspective, ce qui importe pour la bonne nouvelle de la vie sans fin, ce n'est pas qu'un mort ressuscite, modèle pour tous les mortels ; ce qui importe, c'est que ce soit précisément Jésus, mis à mort sur la croix. Par la résurrection est ratifiée, authentifiée toute sa vie, ses paroles et ses actes. Dieu prend ainsi le parti de celui qui s'est totalement abandonné à lui et qui a donné sa vie pour la cause de Dieu et des hommes [5].

Jésus crucifié a bien eu raison de prêcher et de vivre l'amour du prochain sans distinction, le pardon sans limite, la solidarité sans frontière. Lui qui au regard de tous a échoué par une mort infamante, est approuvé par Dieu. Ainsi les croyants reconnaissent qu'en Jésus le monde nouveau a déjà fait irruption dans le monde marqué par la mort. Sa vie nouvelle a brisé le règne de la mort. Notre résurrection est donc possible.

Une alternative capitale surgit alors. Quand on affirme que nous ressuscitons avec Jésus ressuscité, s'agit-il seulement d'une transformation renvoyée « après notre mort » ? — Dans ce cas nous n'en aurions aucune expérience. S'agit-il au contraire d'une résurrection commencée dès maintenant, susceptible d'acquérir sa plénitude à travers la mort terrestre ? — Dans ce cas nous pourrions en avoir, sinon une expérience directe, au moins quelques indices. Une lecture attentive de la totalité des écrits du Nouveau Testament, de ceux de saint Paul en particulier, est favorable à cette dernière affirmation. C'est toute la vie d'ici-bas qui est expression de la mort et de

4. Cf. *Initiation théologique*, Cahiers de la Tourette, Série bleue, n° 15 : « Voici que je fais toutes choses nouvelles », L'Arbresle, p. 11 s.
5. Cf. H. KÜNG, *Etre chrétien*, Paris, Ed. du Seuil, 1978, p. 410.

la résurrection du Christ. Elle est déjà « vie d'en-haut en union avec le Christ glorifié ». « Vous êtes morts et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (*Col 3,* 3), et cela dès maintenant.

On peut aussi noter que la résurrection considérée comme « Bonne Nouvelle » est proposée à tous, y compris les « autres », païens et pécheurs. Aux temps apostoliques, une certaine hésitation se manifeste. Rapidement la doctrine devient ferme. Paul dira même : « J'ai cette espérance en Dieu qu'il y aura résurrection des justes *et* des injustes » (*Ac 24,* 15).

L'étape à laquelle nous sommes parvenus peut se résumer ainsi. La Bonne nouvelle de la résurrection est pour tous. « Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera nous aussi par sa puissance. » Bien plus, cette résurrection est déjà effective actuellement dans notre vie de tous les jours par l'action de l'Esprit qui nous transforme . . , pourvu que nous y mettions un peu du nôtre. La résurrection-transformation par l'Esprit, pleinement manifestée à travers la mort finale, reflue sur toute notre vie : « L'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (*1 Co 6,* 14).

4. *La « Résurrection de la chair »*

Cette expression ne nous dit plus rien et nous choque. Ses équivalents traditionnels : résurrection des morts, résurrection des corps, ne sont guère mieux perçus. Ces locutions nous heurtent parce que, nées dans un contexte culturel précis, elles ne sont pas traduisibles mot à mot. Bien plus, à leur propos nous faisons un énorme contresens.

A partir de leur culture hébraïque déjà hellénisée, les écrivains du Nouveau Testament ont repris des matériaux préexistants pour exprimer une réalité nouvelle : la résurrection. L'ensemble paraît assez cohérent. Mais, depuis, la clef de cette anthropo-théologie a été non seulement perdue, mais remplacée par une autre incapable d'ouvrir la porte du tombeau. Je veux parler d'une interprétation trop sommairement dualiste qui a contaminé les représentations de la résurrection, sans parler des autres méfaits !

Rappelons-la en quelques traits. A la mort l'âme s'évade du corps qui, mortel, disparaît en terre attendant la résurrection à la fin des temps. Le corps est en effet considéré comme la prison (*sôma* : *sèma*) de l'âme. Il est chargé des basses besognes : nourriture, reproduction. On doit donc le dominer pour tendre au « silence des passions ». A la mort, on accédera — enfin — à l'existence sans histoire. Seules la possibilité du purgatoire et la peur de l'enfer viennent dramatiser

à outrance cette existence abstraite de tout et, pour commencer, d'elle-même.

La conception moderne du corps, par un heureux hasard, est beaucoup plus apte à traduire le mystère de la mort comme transformation de tout nous-mêmes. Loin d'être une prison, le corps est le *seul moyen de communication, le seul moyen de communion* avec nos semblables. Le corps est le conditionnement unique de notre existence. C'est aussi par lui que nous nous inscrivons dans l'ordre des générations. C'est encore par lui que notre histoire s'accumule. Son « vieillissement » est aussi un capital irremplaçable d'expériences passées. Tels sont les grands traits de ce que la phénoménologie appelle le « schéma corporel ». Pour reprendre l'expression de Garaudy, le corps « c'est l'homme tout entier en tant qu'il s'extériorise en un mouvement signifiant ». Le « schéma corporel » est donc partie intégrante de notre personnalité. Il nous constitue comme sujet de relations sans lesquelles il n'est pas d'existence humaine possible. La transformation opérée à travers la mort ne va pas le faire disparaître — ce qui « reste » est un cadavre ! — *mais en modifier les conditions d'exercice.*

Examinons maintenant les expressions traditionnelles dans le but d'en retrouver le sens. *Résurrection de la chair* peut s'entendre — à tort — selon l'imagerie héritée de la vision des ossements desséchés : Dieu ressuscite son peuple comme on ramènerait à la vie des ossements déjà secs en faisant pousser sur eux de la chair, entendue au sens de « viande » (*Ez 37,* 1-14). Chez saint Paul relisant l'ancien Testament, le concept de chair sert à définir l'homme dans sa solidarité avec le cosmos et les êtres vivants, mais dans son altérité par rapport à Dieu. C'est l'homme dans sa finitude, sa faillibilité, sa mortalité [5]. Résurrection de la chair signifiera alors : transformation par l'Esprit Saint de la condition humaine dans ce qu'elle a de déficient et d'opposé à Dieu. Techniquement cette expression garde alors toute sa valeur pour le chrétien féru de culture biblique.

Résurrection des morts, cette expression consignée dans le Credo de Nicée, garde une certaine ambiguïté, liée à toute une imagerie de cadavres verdâtres soulevant le couvercle de leur tombeau. Elle conserve tout de même sa valeur par rapport à notre expérience : qu'on le veuille ou non, les morts nous quittent ; ils doivent donc « revenir ».

Résurrection des corps, le terme paraît acceptable à condition de ne pas rester englué dans le dualisme critiqué plus haut — où le corps

5. Cf. J.A.T. Robinson, *Le corps.* Etude sur la théologie de saint Paul, coll. *Parole et tradition,* Lyon, Chalet, 1966, *passim.*

est tellement déprécié qu'on ne voit pas pourquoi il ressusciterait, sinon par souci logique ou esthétique.

Pour ma part, je préférerais « résurrection du corps » qui s'appliquerait tant aux morts individuels qu'au Christ ressuscité, qu'à la résurrection finale, réalisation plénière du Corps du Christ. Quoi qu'il en soit de l'expression retenue, il s'agit de bien saisir la réalité sous-jacente à la résurrection du corps. C'est à travers le corps, nous-mêmes dès notre naissance, que la force de l'Esprit, célébrée au baptême, prend possession de notre personnalité, de notre esprit, pour nous transformer. La mort apparaît alors d'une part comme un point final, et d'autre part comme le seuil de la dernière transformation pour la vie sans fin déjà commencée. Le principe dynamique de cette transformation, c'est l'Esprit Saint, le souffle même de Dieu venant en quelque sorte réassumer notre souffle humain. En reprenant la terminologie paulinienne, on peut dire : « Semé corps animé par le souffle humain, il (le corps, c'est-à-dire l'être humain personnel) ressuscite corps spirituel (c'est-à-dire corps animé par l'Esprit de Dieu) » (*1 Co 15,* 44).

III. — L'ESPRIT FAIT TOUTES CHOSES NOUVELLES

1. *Les représentations traditionnelles*

On aborde ici l'« eschatologie » ou parole sur les *derniers temps.* Ceux-ci commencent avec la prédication évangélique, prennent corps avec la résurrection du Christ et la naissance de l'Eglise. Ils se termineront — pour parler humainement — avec la fin du temps. La Parousie ultime du Christ — ou son « retour » —, la résurrection finale révéleront en plénitude la vie humaine totalement transformée dans l'Esprit.

Parmi toutes les questions soulevées — elles sont de taille et ont été souvent parasitées dans les présentations classiques — on a choisi quelques thèmes d'actualité.

2. *Progrès humain et sens de l'histoire*

« L'histoire n'acquiert sens et signification que par un jugement dernier qui est précisément la fin de l'histoire. Le but du mystère messianique est le mystère de la participation à la vie même de Dieu qui n'est pas histoire mais éternité [7]. »

7. J. LACROIX, *Histoire et mystère,* coll. *Cahiers de l'actualité religieuse,* 18, Paris-Tournai, Casterman, 1962, p. 125 s.

Or, depuis deux siècles nous sommes envahis par des théories pour qui le sens de l'histoire est . . . historique, intérieur au déroulement même de l'histoire. C'est notamment l'exaltation de la notion de progrès qui culminera chez un Marx pour lequel « la définition de l'homme par le progrès n'est plus limitée et partielle, comme chez ses devanciers, mais radicale » [8]. Marx n'est d'ailleurs pas seul en cause. L'idéologie technocrate procède du même présupposé. Nous mesurons aujourd'hui toute la vanité dramatique de cette prétention en voyant les variations politiques et les conséquences inhumaines de cette « idolâtrie » du progrès, tant chez les disciples du grand ancêtre que chez d'autres. On doit noter en tout cas que c'est par méconnaissance de la mort, obstacle incontournable et non expliqué, que Marx ne peut sortir de son système [9].

La notion de progrès voit éclater son ambiguïté. « La liberté et la faillibilité humaine, en effet, font qu'*aucun progrès n'est fatal.* » Le progrès n'existe pas automatiquement, ni dans les laboratoires, ni dans les livres, ni dans les machines, ni dans les combats de rue. Le véritable progrès est dans l'esprit et le cœur des hommes. Mais ceux-ci, par leur comportement, peuvent toujours le remettre en question, tant dans le monde séculier que dans l'Eglise visible d'ailleurs ! Cette éventualité de détournement, de perversion du progrès n'est plus seulement un thème de prédication ! Aujourd'hui apparaît, pour la première fois dans l'humanité, cette possibilité concrète de remettre le progrès en question ; c'est l'utilisation du progrès technique risquant de supprimer tout progrès par la suppression de l'auteur même de celui-ci : l'homme. On pense bien sûr à une explosion atomique généralisée, par erreur ou volonté maléfique. On envisage aussi la possibilité d'un empoisonnement progressif de la terre par modification des couches élevées de l'atmosphère. On signale enfin, avec Jacques Attali, « les manipulations génétiques qui, en cherchant les moyens de prolonger la vie individuelle, forgent peu à peu les outils d'une mort collective ».

On peut conclure provisoirement : l'homme — bien que son action soit déterminante en positif ou en négatif, autrement dit comme « accélérateur ou comme frein » — ne peut se donner à lui seul le sens ultime de son histoire. A partir des affirmations de la foi, il s'agit alors d'approfondir le rapport entre le Royaume déjà réalisé et ses réalisations progressives, tant dans l'histoire séculière que dans l'Eglise visible. Le Royaume messianique se construit dans

8. *Ibid.*, p. 16.
9. Cf. J.-Y. CALVEZ, *La pensée de Karl Marx*, coll. *Esprit*, Paris, Ed. du Seuil, 1956, p. 530 ss.

le secret sous-jacent à toutes ses figures historiques profanes et ecclésiales.

A partir de la notion biblique de Jour du Seigneur, on envisagera tour à tour les trois questions suivantes : quand, et comment, on peut parler de la fin de l'histoire ; puis quel contenu peut être assigné à cette fin. Ces trois vues fixes sur la fin de l'histoire et la réalisation entière du Royaume nous renverront à notre temps à nous, au « temps intermédiaire », au temps de la vie à travers la mort dès maintenant, seule réalisation à notre portée.

3. *Le Jour du Seigneur*

Quand le royaume se manifestera-t-il en plénitude ?

Au début de l'ère chrétienne, plusieurs communautés pensèrent que le Seigneur reviendrait tout de suite, au point que tout travail semblait inutile. Paul, en leur répondant, signale qu'il espère bien être vivant le Jour du Seigneur, mais conclut fort prudemment : « Soyez vigilants. Le Jour du Seigneur vient comme un voleur en pleine nuit ! » (*1 Th 5, 2*). Peu à peu on s'aperçoit qu'il faudra compter sur un délai plus long. Le Jour tarde à se lever ; alors on prend ses dispositions pour veiller efficacement. D'une part, certains jours privilégiés rappellent — par manière de signe — que le Jour est déjà présent : Pâques, Pentecôte, premiers jours de la semaine, vont par leur célébration jalonner l'attente. D'autre part, ce Jour est bien vécu par chacun, dans la mesure où, le jour remplaçant la nuit, le croyant devient « fils de lumière » et inscrit ses activités tout au long des événements profanes quotidiens. Quant au Jour ultime : « en vérité, personne ne connaît ni le jour ni l'heure . . . mais seulement le Père ».

Jour de Colère ou Jour de Joie ?

Comment cela se passera-t-il ? C'est le thème classique du « Jugement dernier » présenté le plus souvent comme « jour de colère » (*Dies irae*). On reviendra plus loin sur cette notion de Jugement, obscurcie par des siècles de représentations malsaines. Notons pour le moment que le Jour peut être envisagé à la fois comme un jour de tempête ou d'orage, et comme un jour où le soleil resplendit. L'image du feu de l'orage signifie que la transformation finale de l'histoire en éternité suppose une rupture. Entre l'histoire se faisant et l'histoire réalisée il y a la même discontinuité qu'entre le phénomènal et son sens. D'où l'aspect « purificateur » du jour. Les réalités humaines — y compris ecclésiales ! — passent par le feu. Les récits apocalyptiques sont friands de ces images incandescentes qui sont proprement « théophaniques ».

Le Jour est aussi Jour de Fête Joyeuse et donc objet de « joyeuse espérance ». Comme le note un théologien réformé : « la résurrection finale est une attente à deux tranchants. Son espérance n'est plus ambiguë et soumise à la menace d'un jugement dernier incertain et d'une sentence de mort. Elle est sans équivoque une joyeuse espérance. Elle manifeste la Croix du Christ comme anticipation, unique et valable une fois pour toutes, du grand jugement en faveur de ceux qui ne peuvent le soutenir autrement [10]. » Précisons que ce retour définitif du Christ n'est pas seulement postulé par la Croix. Il est nécessaire comme Parousie, révélation totale de ce qui a été vécu tout au long de l'histoire séculière et dont la signification a été « célébrée » — dans l'Eglise visible — comme histoire mystérieuse du Royaume en voie de réalisation.

Un peuple immense, telle est l'expression empruntée à l'Apocalypse de Jean que nous choisissons pour parler du *contenu* du Royaume réalisé ou du Corps du Christ pleinement ressuscité. On ne retient ici que l'aspect « réconciliation » qui s'y manifeste en plénitude et dont les réconciliations de la terre, y compris celles célébrées dans le Sacrement dit de Réconciliation, sont des « ébauches ». Ce « peuple immense » n'a pas de limite. Il n'est pas mesurable au sens habituel du terme. Des différences existent entre ses membres mais les oppositions sont définitivement surmontées. C'est le *numerus clausus.* L'histoire étant achevée, la génération, la production humaines n'ont plus lieu d'être : *neque nubent, neque nubentur.* Le corps — nous-mêmes en tant que capacité de communiquer — est transformé. La condition faillible — ou « chair » — est enfin totalement transfigurée.

Le texte connu de la lettre aux Galates (*3,* 28) peut alors être envisagé suivant deux lectures complémentaires. « Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme », cela vise d'abord le stade final, la réalisation achevée de ce peuple immense. Le sens ultime ne peut être donné qu'à la résurrection finale lorsque dans la « Jérusalem d'en-haut » nous serons enfantés à la totale liberté, c'est-à-dire en acceptant de passer par la mort, suivant les termes mêmes de Paul dans cette lettre (*4,* 2). « Dans ce triomphe du Christ mort pour les victimes et les bourreaux, est enfin brisé le cercle infernal de la haine et de la vengeance », pour reprendre les expressions plus modernes du théologien cité plus haut et qui poursuit : « Dieu crée ainsi — recrée plus exactement — à partir des victimes et bourreaux, une race humaine nouvelle douée

10. J. MOLTMANN, *Le Dieu crucifié.* La croix du Christ, fondement et critère de la théologie chrétienne, coll. *Cogitatio fidei,* 80, Paris, Ed. du Cerf - Mame, 1974, p. 200.

d'une humanité renouvelée. » C'est l'accomplissement des anciennes prophéties : le loup et l'agneau habiteront ensemble ; des lames d'épées on forgera des socs de charrue. « A travers la mort, l'amour opère une novation profonde. L'Esprit créateur transforme ce qui est imparfait ou haïssable, là où naît l'homme nouveau qui n'est ni opprimé, ni oppresseur [11]. »

Faisons maintenant une lecture complémentaire de la même affirmation. Déjà, dès la vie présente, l'Eglise visible signifie de façon sacramentelle cette réalité mystérieuse du Royaume regroupant un peuple immense fait de juifs et de grecs, d'hommes et de femmes, de maîtres et d'esclaves, toutes expressions pouvant être facilement transposées dans le monde d'aujourd'hui. Pour autant cette vie de réconciliation ne peut être réalisée pleinement — y compris dans l'Eglise visible, ce qu'on oublie parfois ! — tant que subsisteront des relations d'opposition, de haine, d'incompréhension entre maîtres et esclaves, entre hommes et femmes, entre tel peuple et tel autre peuple. L'histoire réalisée de ce peuple immense nous renvoie donc à sa réalisation dès maintenant dans le déroulement de l'histoire — séculière et ecclésiale —, tout comme la date du Jour nous renvoyait à notre temps à nous, celui des tâches à accomplir dans la lumière ou la nuit, notre temps où alternent joie de l'espérance et tristesse du non-sens.

4. *Cieux nouveaux ou Terre nouvelle ?*

Cette question est volontairement énigmatique dans le but de faire saisir que la réponse, loin d'être claire, est beaucoup moins évidente qu'on ne se l'imaginait il y a quelques années encore !

Après avoir fait de la construction terrestre un avant-goût du royaume ramené à une sorte d'asymptote de nos activités militantes, professionnelles ou familiales, il me semble que la tendance actuelle est plus « hésitante ». Cette attitude nouvelle, au moins chez les catholiques français, s'explique assez par la vanité, au moins apparente, de tout essai pour transformer profondément la société, infléchir l'histoire par des voies pacifiques, ou mettre en œuvre une « doctrine dite sociale ». Les grandes philosophies de l'histoire ne sont pas les seules à être essoufflées !

Le fameux passage de l'Evangile de Matthieu au chapitre 25, déjà sollicité à souhait dans beaucoup de révisions de vie, peut cependant éclairer la situation de nos activités terrestres. Le Royaume de Dieu, qui rassemble le peuple immense des élus, ou des saints, se construit dans le secret, à travers toutes les tâches quotidiennes de relation et de communication avec les autres. On retrouve ici tout

11. *Ibid.*, p. 203.

ce que nous avons dit des « capacités de communication » que nous appelons notre corps. Ces relations ne sont pas décrites, dans l'Evangile, de façon idéale, dans un univers où « tout le monde il serait bon, tout le monde il serait gentil ». Il s'agit bien plutôt d'une série de luttes pour la justice et l'amour : donner le minimum à ceux qui sont dans le besoin, faire tomber les barrières sociales et les murs qui enferment les uns et les autres dans des prisons qui ne sont pas toutes « chez Pinochet », combattre l'isolement de la maladie qui vous met au ban de la société des « bien portants » . . .

Une chose est certaine : « le Royaume de Dieu définitif, celui qui achèvera l'histoire et la consommera (*aufhebt*), est encore à venir [12]. » En ce sens il vient du ciel ! Son caractère définitif ne se présente donc pas comme la dernière étape et l'aboutissement de l'histoire humaine qui se passe sur cette terre. Il vient de l'action transformante de l'Esprit de Dieu.

« L'histoire et son aboutissement sont donc toujours distincts, séparés par ce qui dans l'histoire de chacun de nous s'appelle la mort et constitue pour l'histoire de l'humanité une « transformation » radicale [13]. » En vue de cette transformation profonde — la terre nouvelle — toute notre action est marquée journellement par la mort. Que l'action séculière accepte de passer par la mort. Elle n'est pas, si noble soit-elle, identique au royaume achevé. Les objectifs, si désintéressés soient-ils, sont toujours limités, faillibles, à remettre en cause . . . Quant à la vie dans l'Eglise visible, elle aussi devra accepter de passer par la mort. Certes l'Eglise a les « paroles de la vie éternelle » ; elle n'est pas, sur terre, identiquement vie éternelle. Elle se contente de la célébrer dans des figures qui ne sont pas toutes immuables, loin de là ! L'Eglise est « semper reformanda », c'est aussi en ce sens qu'elle célèbre la mort et la résurrection de son chef. Même dans l'Eglise nous ne sommes arrivés au terme que « sacramentellement ». Ici-bas il ne s'agit donc pas de « rester à regarder le ciel ». La fin des temps est aussi « terre nouvelle » [14].

IV. — ENTRE TES MAINS, JE REMETS MON ESPRIT

1. *Ma mort, comment la vivre ?*

La mort, on en parle facilement pour les autres. Dès qu'il s'agit de nous destinés à la mort, tout en évitant les consolations faciles, il

12. K. RAHNER, « La ' nouvelle terre ' » (à propos de *Gaudium et spes*, n. 39 et *passim*), dans *Ecrits théologiques*, Paris, DDB - Mame, t. X, 1970, p. 116.
13. *Ibid.*
14. G. MARTELET, *op. cit.*, p. 24, citant P. Teilhard de Chardin.

convient de changer de registre, comme nous y invite le style personnel du titre. Dans la mort, chacun se trouve embarqué.

2. *Les deux visages de la mort*

On peut décrire la vie humaine comme un ensemble original et de nos initiatives et de nos servitudes. « L'existence de chaque homme se divise en deux parts : ce qu'il a fait et ce qu'il subit. » Les « activités » représentent le *recto* de nos initiatives. Les « passivités », le *verso* de nos servitudes. Les unes sont l'envers des autres. Comme tout feuillet possède son *recto* et son *verso*, la vie multiplie les pages tout en conservant cette structure. Passant de cette vie « en partie double » à la mort, la même structure demeure.

De façon positive, la mort « signe » la vie, lui donne sa signification. Elle apparaît comme l'activité suprême par laquelle on peut se prendre en main totalement, et ratifier sa conduite passée. La mort, sous cet aspect, constitue l'acte suprême de la liberté. La mort du sauveteur, la mort du martyr représentent cet aspect de façon exemplaire. Inversement, comme terme de la vie biologique, la mort apparaît d'une manière inévitable et qui atteint tout l'homme, comme un assaut de l'extérieur qui échappe à notre décision, une destruction, un accident, un arrêt du destin qui fond sur le sujet. Sous cet aspect de passivité nous sommes plus ou moins violemment « mis à mort » [15]. L'autre versant, celui de l'activité n'est pas détruit pour autant, il demeure, mais il est vaincu, dominé, « il passe au passif ». Pour chacun de nous, la mort est action et passion tout à la fois.

La dualité action-passion, mise en pleine lumière à la fin, demeure co-extensive à toute notre vie. L'épisode du centurion qui demande à Jésus de guérir son serviteur en donne une illustration particulièrement adaptée. En substance, cet homme dit à Jésus : je sais ce que c'est de prendre mes responsabilités, d'être actif, d'exercer un métier avec ses contraintes et ses règles du jeu, mais lorsqu'il m'arrive quelque chose qui me dépasse, lorsque celui que j'aime risque sa vie à en mourir, je m'en remets à toi, Seigneur, entièrement. — Le centurion est alors loué pour sa foi.

Quand il s'agit de ma propre mort, la même situation est poussée au paroxysme. Brutalement le risque est là de disparaître dans le néant. Paradoxalement, en acceptant que la passion l'emporte sur l'action, on se met en situation de vivre. En remettant sa liberté entre les mains de l'Autre, on accepte le risque de vivre à travers la mort.

15. Cf. K. RAHNER, « Pour une théologie de la mort », dans *Ecrits théologiques*, t. III, 1962, p. 126.

En réalité, la situation se complique souvent et se double d'appréhension, d'angoisse, car nous avons l'impression d'être en reste avec Dieu. C'est ce que vit un des héros du *Crabe Tambour* : le Commandant, sentant la mort approcher, est hanté par la parabole des talents, « la dernière parabole avant le baiser de Judas, le reniement de Pierre, la crucifixion. Terrible parabole ! ... la plus terrible de toutes. Qu'a-t-il fait de son talent ? » [16]. En effet, penser à sa mort, c'est toujours sentir peser sur soi la possibilité d'un jugement. Action et passion vont-elles faire le poids dans les plateaux de la balance ?

3. *Qui exerce le jugement, Dieu ou l'homme ?*

Le thème du jugement de Dieu est essentiel dans la Bible ; mais ce n'est pas une notion spécifiquement biblique, encore moins chrétienne. L'Egypte et la Grèce connaissaient un « jugement des morts ». Dans l'Evangile le jugement est souvent lié à une mise en scène apocalyptique, y compris dans les récits de la Passion. Il ne faut pas cependant confondre Jugement et Parousie. La Parousie comporte certes un Jugement, mais peut être envisagée sous d'autres aspects : Rassemblement d'un peuple immense avec le Seigneur, midi d'un Jour dont déjà la clarté nous illumine. Les deux aspects ont été signalés précédemment. Le troisième peut être appelé : l'*heure de la sincérité* [17]. Mais on sait la place que le jugement a pris dans la piété populaire et dans l'art, surtout lors des périodes troublées.

De plus, notre situation socio-culturelle depuis la Renaissance, où les rapports marchands sont devenus dominants, a adultéré notre conception de Dieu. L'alliance où Dieu s'offre à l'homme devient marché où s'affrontent deux concurrents : Dieu et l'homme. A la fin du compte — je veux dire : à la mort — l'homme co-contractant se trouve en état de cessation de paiement. Pourra-t-il honorer sa dette, pourra-t-il rendre plus que le talent confié ? Cette vue mercantile de nos rapports avec Dieu a perverti toute une partie de la piété et ... de la théologie. Elle met en grand péril de ne plus rien comprendre à l'amour de Dieu, à son Esprit qui nous précède toujours et excède tout ce que nous pouvons lui « rendre ». Selon cette déformation, le jugement, la « rétribution », sanction, récompense ou châtiment divin sont mesurés par l'observance humaine : religion du pur avoir, de l'assurance-vie. C'est la religion des œuvres, de la pure observation de la loi. Or toute l'Ecriture constitue une patiente pédagogie destinée à nous faire sortir de cette conception étriquée. La révolution progressive qui culmine en Jésus-Christ devrait avoir

16. P. SCHOENDOERFFER, *Le Crabe Tambour*, Paris, Grasset, 1976, p. 149.
17. Cf. G. DIDIER, *Désintéressement du chrétien*. La rétribution dans la morale de saint Paul, coll. *Théologie*, 32, Paris, Aubier, 1955, p. 137.

pour effet de déplacer la notion de Jugement qu'instinctivement nous projetons sur l'Autre. Tant il est toujours plus commode d'accuser les autres — Dieu compris — plutôt que de s'en prendre à soi-même avec sincérité et dans la lumière du Jour.

La Révélation — Dieu lui-même se révélant — s'y prend tout autrement pour nous parler de rétribution. Dieu lui-même s'engage. On peut ne pas le recevoir, l'ignorer, le repousser. Il peut en pâtir. Malgré les miracles, la visite de Dieu en Jésus n'est pas fulgurante, contraignante : elle peut être refusée. Tel est le caractère dramatique et « réciproque » de la visite de Dieu que souligne l'Evangile, en particulier chez Jean. « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (*1*, 11). Ce faisant, ceux qui le refusent sont jugés, ou plutôt se font juges eux-mêmes. Cette interprétation « favorable » de la notion de jugement — qui concerne ce qu'on appelle le jugement particulier — est en toutes lettres dans l'Evangile de Jean : « Celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle. Il n'est pas soumis au jugement. Il est passé de la mort à la vie » (*5*, 24). En effet, Jésus n'a pas reçu pour mission première de juger le monde, mais de le sauver (*3*, 17). Suivant l'attitude que chacun prend à son égard, le jugement s'opère aussitôt. « Qui croit ne sera pas jugé. Qui ne croit pas est déjà jugé, car il a refusé la lumière » (*3*, 18). Le jugement est donc moins une sentence divine qu'une révélation du secret des cœurs humains. Les « suffisants » s'aveuglent eux-mêmes — ils se vantent de voir clair ! Si jugement il y a pour ceux qui refusent de se livrer à la passion, le jugement consiste en ce qu'ils restent livrés à la « corruption » qu'ils ont eux-mêmes choisie. Ils sont abandonnés à eux-mêmes [18]. La colère de Dieu est alors invoquée surtout comme le signe révélateur du désordre qui punit ses propres auteurs [19].

Plusieurs éventualités se présentent alors à chacun de nous en particulier en ce temps de la mort.

La mort peut être vécue comme processus ultime de purification, ce que la piété populaire appelle « purgatoire ». Toute représentation est ici fallacieuse, de même que toute localisation, ou toute estimation de durée. Cette « situation de purgatoire » est tout à fait conforme à la logique même de la mort. Si celle-ci, pour une part, est bien passion subie, le passage à travers elle nous fait éprouver un ultime arrachement qui peut être considéré comme une dernière purification dans un processus commencé dès les premiers temps de notre vie morale. Nous sommes alors — pourvu que nous y consentions — totalement livrés à l'amour de Dieu. C'est donc à

18. Cf. J. MOLTMANN, *op. cit.*, p. 279, commentant *Rm 1*, 18 ss.
19. Cf. G. DIDIER, *op. cit.*, p. 176.

juste titre que ce qu'on appelle le « passage par le purgatoire » est la suprême remise de tout nous-même entre les mains du Père.

De l'autre éventualité — appelée enfer — on a souvent parlé comme du risque suprême de notre liberté. Autrement dit, on peut le considérer comme le risque pris par celui qui n'envisagerait sa vie que comme action prétendant se faire lui-même dans une autosuffisance absolue, et refusant toute passion, toute mise à mort, toute sortie de soi. Au-delà de représentations fallacieuses, on peut dire, selon la perspective adoptée, que cette possibilité d'enfer est le constat ultime de l'échec total d'une vie. Celui qui aurait vécu uniquement pour lui-même, n'acceptant jamais l'autre, ne pourrait pas supporter d'être sauvé, et aimé, par l'Autre : refus incommensurable de sortir de soi pour rencontrer le Seul qui pourrait le faire aimer.

Le dogme de l'enfer peut alors signifier ceci : la vie de l'homme est sous la menace de la possibilité réelle d'un échec radical, sans mesure humaine (éternel opposé au temps). Cette menace est contenue dans le fait qu'il peut disposer librement de lui-même et donc se refuser à Dieu, refuser de passer en Dieu par la mort. La mort terrestre deviendrait alors mort pour toujours. On peut aller jusqu'à dire que cette possibilité n'est pas seulement risque de la liberté donnée par Dieu, mais risque de l'Amour même de Dieu qui va jusqu'à accepter cette possibilité.

Cette possibilité pour l'homme se réalise-t-elle en fait ? Pour répondre à cette question, il n'existe ni révélation ni affirmation de la Tradition. Ce serait d'ailleurs en contradiction avec le sens de cette possibilité : le but de ce qui nous en est dit n'est pas de satisfaire notre curiosité, mais de nous rappeler en permanence que nous avons à sortir de notre insuffisance, de notre moi, en un mot à nous convertir. Comme l'exprime Françoise Dolto à propos de la parabole du riche et de Lazare : « l'Enfer, c'est la non-communication et la mort de l'espoir. Entre le riche et Lazare, il y a « un gouffre béant ». Ils ne s'en rendent vraiment compte qu'après avoir quitté leur corps de besoin, de plaisir et de souffrance, mais ce gouffre, la distance de non-communication, le manque de langage entre eux, c'est déjà ce qui se passe de leur vivant » [20]. La mort met bien un sceau définitif sur ce qui s'est passé pendant la vie, le refus de se laisser transformer par l'Esprit d'amour.

4. *La communion des saints*

Au terme de ce voyage au bout de la vie, nous retrouvons lancinante la question : *et après* ? Humainement parlant, il n'y a pas

20. Fr. Dolto & G. Sévérin, *L'Evangile au risque de la psychanalyse*, t. II, Paris, J.-P. Delarge, 1978, p. 136.

de réponse satisfaisante, sinon d'accepter le risque de donner sa vie pour autre chose ou pour un Autre que nous-mêmes.

Jésus-Christ a couru ce risque, « aimant les siens jusqu'à en mourir ». Sa résurrection signe la vérité de son choix, authentifié par Dieu. Tous ceux qui à sa suite acceptent de se laisser transformer par l'Esprit ressuscitent en subissant la passion purificatrice. Nous — enfin — sommes encore en chemin, attendant la transformation ultime.

Entre tous, au-delà de la brisure de la mort que nous ne pouvons franchir de nous-mêmes, existe cependant la grande solidarité qui exprime la vérité de ce que notre corps et sa capacité relationnelle préfigurent : c'est la communion des saints. La totalité de l'homme est donc en voie de réalisation. En attendant d'y être pleinement incorporés par la transformation finale dans l'Esprit, nous appelons le Seigneur qui vient.

F 13006 Marseille
11, rue Albert-Chabanon

Jacques PERRIN, S.J.